

Servir

No 12

REVUE MENSUELLE DU STALAG X B

FEVRIER 1943

MESSAGE DU CAPITAINE COEUR OFFICIER-CONSEIL DU WEHRKREIS X

MES CHERS AMIS,

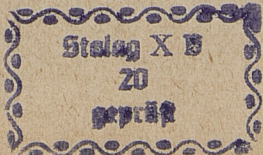
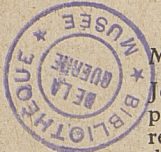
Je dois renouveler ici les consignes françaises, qu'il convient de respecter pour mieux travailler, et avec un succès plus certain, à la renaissance de notre Patrie. La France a besoin plus que jamais d'être unie derrière son chef admirable, le Maréchal, et derrière le Gouvernement du Président LAVAL. Cette union est la condition absolument nécessaire si nous voulons que la France vive, ou mieux, revive. Le Maréchal qui pense à nous et n'ignore rien de notre condition nous demande de l'aider à sceller cette union. Il nous dit : « Il faudra que vous fassiez régner l'esprit « prisonnier de guerre ». Il veut ainsi parler de cet esprit communautaire qui, issu des souffrances communes, fera de nous tous et pour toujours de loyaux camarades.

Etre prisonnier n'est pas, certes, un titre de gloire. Mais quand une nation a commis une faute et que cette faute est payée par une partie seulement de ses enfants, ceux qui expient ont, sans doute, le droit d'exiger que leur patrie vive dans l'honneur et dans la paix. C'est cette exigence impérative qu'à notre retour nous devons imposer. Notre conduite est simple : suivre le Maréchal et son Gouvernement. Mais comment les prisonniers peuvent-ils coopérer, me dites-vous, à l'œuvre de rénovation nationale ? C'est chose aisée. Préparons-nous... Préparons-nous moralement, en nous instruisant de la France nouvelle; en développant davantage notre esprit de camaraderie; en pensant, pour apaiser nos souffrances, qu'il y a de pauvres types encore plus malheureux que nous; en dépouillant le vieil homme; en quittant notre habitude de toujours critiquer ce qui vient de chez nous, de vouloir tout comprendre, tout prévoir... Ce sera dur... Mais réfléchissez ! Critiquer, comprendre, prévoir... Avec quoi?... Sur quels documents?... La politique ne se discute plus au grand jour... Alors quoi?... Faisons simplement confiance à ceux que la Providence a mis sur le chemin de la France : le Maréchal PETAIN et le Président LAVAL; parce que, eux, savent ce qui est bon pour le salut de la Patrie. Ayons en eux la foi du charbonnier. Que notre devise soit : « Silence et Discipline ». Disons bien simplement en notre cœur : « J'ai foi en notre Chef, le Maréchal PETAIN, et en celui qu'il a choisi, le Président LAVAL; je crois en notre France immortelle ». Ce sera notre façon de « servir ».

« SERVIR »!.. Je sais que je peux compter sur vous. « SERVIR » est le titre heureux de votre journal. Et c'est la devise de votre bienfaisante œuvre de secours aux familles nécessiteuses. C'est là une double preuve de vos sentiments de générosité que vous voudrez mettre au service de la France du Maréchal.

Sommaire

A NOS LECTEURS	SERVIR
LE LIEUTENANT COEUR EST PROMU CAPITAINE	A. ROBERT
LA FRANCE PÉRIRA-T-ELLE D'UNE ABSENCE DE SPIRITUALITÉ ? J. BEYT	
LE C. I. M. VOUS PARLE	CENTRE D'INFORMATIONS
A PROPOS DU CERTIFICAT PRÉ-NUPTIAL	L. JACQUET
LA LIMITATION DES COMMERCANTS	A. PROVOST
DISCIPLINE & FORMATION DU CARACTÈRE DE L'ENFANT. M. LEFEBVRE	
EN TOURNÉE	F. CLAEYS
LA VIE EN KOMMANDO	J. BEYT
LA RELEVÉ	X...
SOUS LE MASQUE	J. RAFINE
LA VOIX CATHOLIQUE	R. MEUNIER
LA VOIX PROTESTANTE	A. AVALIZ



LR 1092 R3

FAMILLE
VAIL FAMIL
FAMILLE PA
NIL FAMILLE
RAVAIL FA
NIL FAMILLE
AVAIL FAMIL
E TRAVAIL
AVAIL FAMIL
TRAVAIL FA
TRIE TRAVA
AIL FAMILLE PATRIE
RAVAIL FAMILLE PATRIE
RIE TRAVAIL PATRIE
NIL FAMILLE PATRIE
FAMILLE P

LA LIMITATION DES COMMERÇANTS

Le Comité des commerces de la chaussure vient de décider, en conséquence des directives gouvernementales, qu'à dater du 1^{er} Février, seuls les détaillants ayant réalisé en 1938 un minimum fixé de chiffre d'affaires, pourront être appro-

visionnés en chaussures et autres articles de leur vente. Cette décision répond au fait qu'il y trop de vendeurs pour répartir trop peu de marchandises, et a pour but de faciliter aux porteurs de bons leur approvisionnement. La législation française avait déjà été obligée d'intervenir dans cette branche avant guerre. En 1936, la loi LE POULLEN soumettait à l'autorisation ministérielle la création de nouvelles fabriques, de nouveaux magasins et rayons de chaussures, déjà trop nombreux — même les échopes des cordonniers réparateurs étaient comprises dans cette réglementation. Cette loi se proposait de limiter le développement des fabriques et magasins et aussi de défendre les entreprises françaises contre «Bata» qui, à l'époque, multipliait l'installation de magasins de vente dans les villes de France.

Entre la loi LE POULLEN et la décision du Comité des commerces de la chaussure, il faut distinguer un point de départ différent. La première répondait à un engorgement du marché, provoqué par la surproduction et le manque d'acheteurs; la seconde répond à l'insuffisance des produits, due aux circonstances présentes : sous-production en face d'une demande qui ne peut trouver satisfaction. Toutes deux visent au même but, sous réserve que la décision du Comité réduit le nombre des vendeurs alors que la loi LE POULLEN ne se proposait que d'en empêcher l'augmentation. Ce rapprochement nous fait constater que des maux différents — voire opposés — peuvent être combattus par les mêmes remèdes. Nous ignorons si, dans l'esprit des dirigeants du Comité des commerces de la chaussure, la décision prise doit disparaître avec la situation qui l'a motivée ou si elle doit survivre à la période de pénurie et continuer à s'appliquer dans l'économie d'après-guerre. Quoi qu'il en soit, on n'est pas toujours maître d'arrêter l'effet des actions engagées et de telles décisions — celle-ci comme de nombreuses autres prises actuellement en France — contiennent en elles, par suite de la faillite du libéralisme, des éléments qui dépassent l'objet auquel elles paraissent destinées. Nous attribuons à la décision du Comité une portée révolutionnaire parce que : 1^o) elle répond au besoin de réglementation que réclamait déjà l'économie d'avant-guerre et qui sera certainement encore plus nécessaire après cette guerre; 2^o) elle trouve sa place et ne prend toute sa valeur que dans le cadre d'une organisation générale de l'économie. Laisant de côté le point de savoir si la formule adoptée par le Comité est la meilleure, ainsi que les questions qui intéressent l'organisation particulière de chaque branche, nous envisageons, ici, le problème sous l'angle de l'organisation du commerce de détail, du point de vue économique de la révolution dont nous vivons présentement l'une des phases. Dans ce qu'on peut appeler l'exposé des motifs de la décision du Comité des commerces de la chaussure, il est écrit que le nombre des vendeurs «est toujours actuellement de 60.000 pour 40.000.000 d'habitants» alors que, par comparaison, il est en Allemagne de 24.000 pour 80.000.000 d'habitants, ce qui fait qu'en France il y a un magasin pour 666 habitants et en Allemagne un pour 3.333. Ce fait n'est pas particulier au commerce de la chaussure et chacun sait que, dans notre Pays et pour toutes les branches, le nombre des commerçants détaillants dépassait avant-guerre celui qui était nécessaire pour satisfaire les besoins des consommateurs. Vous en connaissiez la conséquence. Prenons un exemple : quand, dans une rue ou un quartier, il existe 8 commerçants de la même branche alors que souvent 2 suffiraient à l'approvisionnement des habitants de cette rue ou de ce quartier, chaque produit vendu se trouve grevé des frais généraux de 8 établissements au lieu de 2 qui devraient normalement lui incomber. Avec les méthodes du passé, voici les résultats : les commerçants, qui sont obligés de

prendre un bénéfice brut plus important, font payer leurs marchandises plus cher, et quand ils ont retiré leurs frais, il ne leur reste plus dans l'ensemble de quoi faire face à leurs engagements et vivre décemment. Cette anomalie, consécutive à l'anarchie économique du libéralisme, concerne aussi bien le domaine de la production, quoique sous une forme différente; mais c'est surtout dans celui de l'échange qu'elle a pris ce caractère particulier. Les hommes, incompréhensifs des changements intervenus, esclaves de leur paresse naturelle ou victimes de pratiques surannées, continuaient à appliquer les vieilles méthodes qui avaient fait le succès du capitalisme libéral dans sa période progressive. Souvenons-nous de la situation et de l'attitude des commerçants avant-guerre. Ils vivaient dans le marasme et en accusaient l'Etat, les trusts, les coopératives, etc... Ils étaient hostiles aux grands magasins, aux sociétés à succursales multiples, aux coopératives, aux prix-uniques, à toute forme d'échange qui rompait avec le principe de la boutique.

Sans doute, toutes ces entreprises faisaient aux petits commerçants une concurrence dangereuse, mais ceux-ci ne comprenaient pas que si elles ont pu se développer, c'est qu'elles répondaient aux nécessités commerciales du moment et que les acheteurs s'adressaient à elles parce qu'ils y trouvaient divers avantages. Le grand magasin comme la boutique du détaillant répondent tous deux à des nécessités différentes. Il ne peut s'agir de supprimer l'un ou l'autre, l'un au profit de l'autre. Ils doivent fonctionner pour assurer la distribution dans leur domaine respectif, aux mieux des intérêts de la consommation.

Les mesures d'organisation parmi lesquelles figure la limitation du nombre des magasins satisferont-elles les petits commerçants? Il est à craindre que tous ne soient pas convaincus de leur nécessité. Il en reste encore en trop grand nombre qui, sachant tout le mal qui leur a été fait par l'évolution économique, veulent combattre tous les obstacles qui menacent leur pérennité. Ils mettent tout leur espoir dans un retour vers «le bon vieux temps» où le commerçant établi se retirait, après un laps de temps plus ou moins long, muni de rentes suffisantes pour lui permettre de finir ses jours. Ceux-là ne se sont pas aperçus de l'évolution économique des dernières décades et le sens de la révolution actuelle leur échappe. Ils n'ont pas vu qu'il y avait quelque chose de changé et qu'un retour en arrière n'est pas possible. Ils se croient révolutionnaires parce qu'ils ont souffert de la situation qui leur était faite, mais ils apportent un esprit réactionnaire à la révolution qu'ils voient avec les lunettes de leurs intérêts limités. Ils n'ont pas encore compris qu'une catégorie sociale n'est rien par elle-même mais qu'elle ne prend tout son sens qu'en tenant sa partie dans le grand courant de la communauté. Heureusement, il en est d'autres qui comprennent toute la portée du problème. Ne croyez pas qu'ils soient désintéressés pour cela; ils ont seulement le sens de leur véritable intérêt; ils savent que celui-ci ne peut être sauvegardé que dans la mesure où il ne s'oppose pas à celui de la communauté, mais au contraire en est partie intégrante. Ils se rendent compte que les grands établissements commerciaux sont utiles à la communauté et qu'il serait vain de vouloir les empêcher d'être. Et, s'ils réclament aussi pour ceux-ci une réglementation, ils sont convaincus, avec juste raison, que le nombre des boutiques doit être proportionné aux nécessités de l'approvisionnement des consommateurs parce qu'ainsi, la réduction des frais qui s'ensuivra permettra aux commerçants de vendre à un prix raisonnable et de gagner leur vie. Instruits de l'expérience du passé et conscients des nécessités de l'avenir, ils pensent qu'il sera préférable de faire cette limitation que de voir, comme antan, la majorité des commerçants se débattre dans les pires difficultés. Ils savent aussi qu'il serait vain de vouloir se dresser contre les réformes nécessaires et que la meilleure façon — l'unique — de défendre leurs intérêts légitimes, c'est de s'inscrire volontairement dans la grande œuvre de la révolution communautaire à la place qu'ils doivent y occuper. Les commerçants qui ne comprendraient pas cela ont une réforme de plus à faire : celle de leur esprit. Les réflexions que nous a suggérées la décision du Comité des commerces de la chaussure pourrait également s'adresser aux autres catégories sociales, et ceci nous amène à souligner un point qui a son importance. A travers tous les maux présents et les mesures d'organisation de la pénurie, il restera quelque chose de plus. La situation a obligé chacun aux disciplines nécessaires dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles

CHERS CAMARADES,

Cette rubrique veut être votre page. Imprimée sur feuille volante, d'un format pratique, vous pourrez aisément la garder : un numéro sur chaque feuille en facilitera d'ailleurs le classement. Ainsi, vous disposerez d'une source de renseignements qui allègera votre courrier et celui de l'Homme de Confiance du Stalag. Cette page contiendra les circulaires et notés diverses de la Mission Scapini, de l'Homme de Confiance André ROBERT, des services français ou allemands du Stalag. Vous y trouverez aussi les comptes-rendus de la Société d'Entraide, le coin du bouquiniste, de temps en temps des conseils d'hygiène ou de médecine, pratiques et simples... enfin tout ce qui peut être de nature à faciliter votre tâche. Nous comptons que cette idée vous plaira mais vous demandons de nous indiquer si des modifications y seraient souhaitables et dans quel sens.

Service

UNE COMMUNICATION DU CAPITAINE COEUR

Lors de mes deux derniers passages à SANDBOSTEL, il m'a été transmis par les Chefs de Bataillon plus de 800 requêtes, accompagnées de certificats et de diverses pièces officielles. Toutes ces requêtes retiennent mon attention. Après les avoir examinées, j'ai remis les pièces officielles qui m'avaient été confiées à l'Homme de Con-

fiance du Stalag X B qui les tient à la disposition de leurs propriétaires. D'autre part, je tiens à m'excuser auprès de nombreux camarades qui m'ont adressé des demandes d'entretien — environ 400 — de n'avoir pu les recevoir tous, le temps et mes obligations ne m'ayant pas permis de déférer au désir de plusieurs prisonniers.

COMMUNICATIONS DE L'HOMME DE CONFIANCE

Par lettre du 14 Décembre 1942, le Général d'Armée BESSON, Directeur du Service des Prisonniers de Guerre, fait savoir à l'Homme de Confiance du Stalag X B ce qui suit :

« Quelques Hommes de Confiance ne pouvant satisfaire, faute de moyens, les nombreuses demandes d'effets qui leur sont adressées par leurs camarades, se sont crus autorisés à remettre à ceux-ci une attestation certifiant la réalité de leurs besoins. Ce document envoyé par le prisonnier à sa famille devait, dans son esprit, permettre à cette dernière d'obtenir de différents organismes officiels les effets à expédier au requérant. Or, aucun organisme officiel n'est habilité à cette fin. Tous les effets d'habillement susceptibles d'être utilisés au profit des prisonniers de guerre sont envoyés par mes soins dans les Camps, à titre de secours collectifs. Au surplus, l'article 12 de la Convention de Genève du 27 Juillet 1929, relative au traitement des prisonniers de guerre, dispose : « L'habillement, le linge et les chaussures seront fournis aux Prisonniers de Guerre par la puissance détentrice. Le remplacement et les réparations de ces effets devront être assurés régulièrement. En outre, les travailleurs devront recevoir une tenue de travail partout où la nature du travail l'exige. »
« Les prisonniers ayant besoin de vêtements, de linge, de chaussures, etc... doivent donc les demander aux

Autorités allemandes de leur Camp ou de leur Kommando à qui il appartient de les leur fournir. Mais le Gouvernement français a tenu à améliorer dans toute la mesure de ses moyens la situation vestimentaire de ses soldats captifs. A cet effet, il a mis à la disposition de la Croix-Rouge Française des quantités considérables de vêtements, de linge de corps, de chaussures, de sous-vêtements, de couvertures. Avec l'agrément du Gouvernement du Reich et le concours précieux du Comité International de la Croix-Rouge, ces effets ont été acheminés dans les Camps pour permettre aux Hommes de Confiance de satisfaire les besoins urgents, de remédier à certaines situations exceptionnelles et de parer aux imprévus. Ainsi ces envois doivent être considérés comme un complément et non comme une dotation réglementaire. Pratiquement, tant du fait de la pénurie des ressources nationales que du fait du caractère complémentaire des secours, seuls les Hommes de Confiance des Kommando et des B. A. B. ont la possibilité, en accord avec les Hommes de Confiance Principaux des Camps, d'apprécier les conditions et la mesure dans lesquelles il convient de satisfaire les besoins de leurs camarades au moyen des effets de secours disponibles. »
En conséquence de ce qui précède, l'Homme de Confiance du Stalag X B fait savoir qu'il est inutile de lui demander désormais des bons de vêtements.

RECLASSEMENT DES MILITAIRES DE CARRIÈRE, PRISONNIERS DE GUERRE, RAPATRIÉS

Communiqué officiel N° 105, de la Direction du Service des Prisonniers de Guerre en date du 17-12-42.

A la suite de la démobilisation de l'Armée, des militaires de carrière, prisonniers de guerre, ont pu, à juste titre, éprouver des craintes au sujet de leur situation à venir lorsqu'ils seront rapatriés. Le Secrétaire d'Etat

à la Guerre informe les officiers, sous-officiers et hommes de troupe d'active, prisonniers de guerre, que des mesures sont prises, dès maintenant, en vue de leur reclassement professionnel dans la vie civile à leur retour en France. Ce reclassement sera opéré, compte tenu de leurs titres, de leurs aptitudes et de leurs désirs, dans toute la mesure du possible.

COMMUNICATIONS DE L'HOMME DE CONFIANCE

(SUITE)

CORRESPONDANCE

Il est une fois de plus rappelé aux Hommes de Confiance des Kdo qu'ils doivent indiquer dans leur correspondance avec le Stalag, le N° postal de leur Kdo à côté de celui du Kdo. Ceci évite des recherches et facilite l'acheminement du courrier.

Il est recommandé à nouveau d'une façon expresse, en ce qui concerne la correspondance relative à la Société d'Entr'aide, de ne traiter que de cette question dans une lettre à part.

COURRIER DES PRISONNIERS DE GUERRE AYANT LEUR FAMILLE EN AFRIQUE DU NORD

Voici le principal passage d'une lettre du colonel LAUREUX, Chef de la Délégation de Berlin :

« Je tiens à vous préciser que d'après les renseignements qui m'ont été fournis par les Services Officiels français, il y a lieu de faire tenir toute la correspondance à l'Hôtel Cécil, à VICHY, qui assurera, dans la mesure des possi-

bilités de l'heure présente, la transmission du courrier ou des nouvelles urgentes qui y seront contenues.

Vous pouvez avoir l'assurance que tout a été mis en œuvre par le Gouvernement pour éviter la rupture entre les Prisonniers de Guerre et leurs familles demeurées en Afrique du Nord ».

ANDRÉ ROBERT

Homme de Confiance du Stalag X B

Service



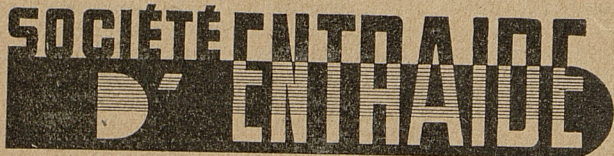
La « Bibliothèque des Kommando » fonctionne depuis le 1^{er} Mars 1942. Elle dispose de 5.400 ouvrages répartis comme suit : 3.500 romans, 300 livres d'Histoire, 450 classiques, 170 livres divers d'études, 480 livres série « Théâtre », 500 livres divers. Actuellement, 5.250 livres sont en Kdo. A la date du 1^{er} Mars 1942, 2.600 livres, répartis en 88 caisses, furent distribués dans les différentes compagnies; ces ouvrages doivent circuler dans les Kdo et nous être retournés le 1^{er} Mars 1943. Depuis cette date, tous les envois eurent lieu directement à destination des Kdo, principalement à la demande de ceux-ci. Toutes les demandes ont été satisfaites, avec plus ou moins de retard dû aux difficultés d'emballage. Ne pouvant obtenir des

caisses en nombre suffisant, nous confectionnons des paquets que nous envoyons directement par la poste. En principe, nous faisons un envoi global tous les mois. Les livres ainsi envoyés sont à la disposition des Kdo pour une durée de trois mois. Nous prions nos camarades de ne pas les conserver plus longtemps, de façon à satisfaire le plus grand nombre possible de Kdo. Pour obtenir des résultats vraiment concrets, il serait à souhaiter que la « Bibliothèque des Kommando » voit le nombre de ses ouvrages doubler. Il serait alors possible d'établir un roulement continu et de satisfaire, dans un délai relativement court, toutes les demandes qui nous sont adressées.

Nous conseillons à nos camarades qui viennent au Camp chercher leurs « Liebesgaben » de nous rendre visite, ceci afin de simplifier notre tâche. Si vous disposez de livres personnels déjà lus et que vous ne tenez pas à conserver, n'hésitez pas, envoyez-nous les. Nous en ferons le meilleur usage.

LE BIBLIOTHÉCAIRE

Service



Notre Société d'Entr'aide a déjà, vous le savez, fait beaucoup de dons et vous mesurerez encore mieux le bien qu'elle peut faire à la lecture de la lettre reproduite ci-dessous, expédiée par Mme LAGOUTTE dont le mari est décédé en captivité :

MES CHERS AMIS,

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis touchée de votre geste à l'égard de mon cher aimé disparu. Rien pour moi n'est plus terrible que de sentir qu'il n'est plus et que je n'aurai jamais plus l'espoir que vous avec tous (revoir les vôtres). Courage pour vous, quand même, mes chers amis. Je voudrais demander à l'un d'entre vous qui a suivi les dernières heures de mon mari, de bien vouloir m'entretenir des détails dont il aurait été le témoin. Je sais qu'il me faut, pour ceci, attendre la fin des hostilités,

mais il m'est nécessaire de connaître les derniers moments de mon cher aimé. Je n'ai encore rien reçu de la somme que vous m'avez adressée, et c'est pourquoi j'ai tardé à vous remercier, espérant tous les jours pouvoir vous en accuser réception. Je vous écrirai aussitôt reçu, et vous souhaite, à vous qui restez, courage, force, santé. Ne vous laissez pas abattre, mes chers amis, j'ai d'autres prisonniers aussi dans ma famille, ils partagent votre sort. Pour moi, ma vie est à jamais brisée ».

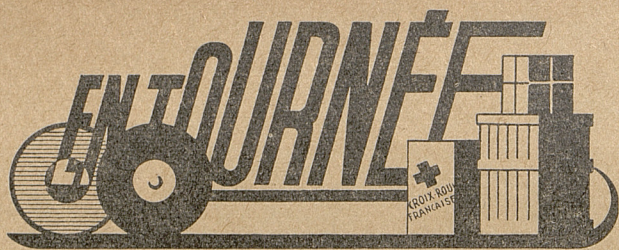
SITUATION COMPTABLE AU 31 DÉCEMBRE 1942

Cotisations et dons reçus des 303 Kdo : . . .	RM 20.134,11
» » du Lazarett : . . . »	761,30
» » du Camp : . . . »	7.783,05
Bénéfice des Fêtes de Noël et 1 ^{er} de l'An : »	5.024,52
Total des Sommes encaissées au 31-12-42 :	RM 33.702,98

Hommes de Confiance des Kdo, si vos envois d'imprimés ne vous parviennent pas en temps voulu, soit pour vos versements des cotisations et dons, soit pour l'établissement des demandes de secours, vous pouvez utiliser des feuilles de papier libre.

— AVIS —

Notre camarade PETEL Lucien, matricule 38.355 I B, a perdu, il y a environ 3 mois, un paquet d'une vingtaine de photographies. Comme signes spéciaux, ces photo portent au verso la date de Juin 1939, et l'une d'entre-elles : « Le maître-nageur et Jacques ». Si ces photographies étaient retrouvées dans un quelconque Kommando, prière de les faire parvenir au propriétaire, Kommando 5.222, F. A. 337, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'Homme de Confiance du Camp.



Nous croyions ne pouvoir inaugurer cette rubrique dans le présent numéro, mais un peu de retard à l'impression nous a permis de débiter par un court article, dont le Kdo 719 fait les frais. La mise en route étant, comme chacun sait, la chose la plus difficile, maintenant que le départ est donné, nous comptons bien pouvoir voler de Kdo en Kdo. Chacun aura son tour, soyez en sûrs.

Service

... Et sois au mirador demain matin à 8 heures, me dit CEYRAC, le sympathique animateur du C. I. M. Exact au rendez-vous, je passai le poste après l'inévitable attente à laquelle nous sommes bien habitués, et me rendis au lieu de stationnement du « Rampant ». Prévenu, je savais que l'animal n'était pas méchant, pas nerveux non plus, mais alors pas du tout... J'étais inquiet tout de même et redoutais une indisposition toujours possible chez un camion, fut-il de la Croix-Rouge Française, surtout lorsqu'il a passé toute une nuit sous la pluie; c'est vous dire que c'est avec d'infinies précautions que j'abordais le chauffeur, lequel, les manches retroussées, semblait avoir quelques difficultés avec un élément de son usine à gaz. Rien de sérieux, toutefois, puisque, quelques minutes après, j'assistais aux évolutions dirigées d'un camion bien disposé à prendre la route; sur une invitation du chef de bord, le pétulant adjudant ANTOINE, je pris place, non sans avoir, à la dernière minute, glissé dans la valise... diplomatique, les bordereaux de versements à la Société d'Entr'aide, objet de toute la sollicitude de notre DUBOIS national et... breton. En route pour WESERMÜNDE, but de la randonnée. Dire que le voyage s'effectua « sans secousses » serait mentir; toujours est-il qu'à 11 h. 30 l'équipage prenait pied devant le poste du Kdo 719 (ancien 7198). Vigoureuses poignées de mains des quelques camarades chargés des travaux intérieurs pendant que leurs 250 compagnons, tous « fischersarbeiter », sont au travail; déchargement rapide de la manne providentielle des « liebesgaben ». Et la conversation s'engage... Sachant que les minutes me seraient comptées, j'indique que, délégué du C. I. M., je désire faire connaissance avec l'Homme de Confiance; je ne le verrai pas, il est au travail, comme le chef de compagnie d'ailleurs, et ne rentrera qu'à midi. Rapidement, je suis entraîné à l'intérieur par un camarade qui me fait faire le tour du locataire; la cuisine, les lavabos, un très grand dortoir et nous terminons par le réfectoire; impression d'ordre et de propreté. Le ravitaillement rangé, les camarades ayant procédé au déchargement nous rejoignent. Je remets les brochures de documentation et les divers papiers destinés à PETITORY qui regrettera autant que moi que nous n'ayons pu nous rencontrer; les questions fusent: renseignements sur le Camp, nouvelles de France; FERRATON, au nom de ses compatriotes, m'interroge sur l'Amicale des Stéphanois; la relève est aussi évoquée et l'espoir est grand de nouveaux départs; à tous je donne des précisions sur les diverses activités du Camp, le travail effectué par le C. I. M., leur indique les raisons qu'il y a pour chacun de se faire connaître aux amicales régionales et aux groupements professionnels, leur fait entrevoir une visite possible de l'orchestre du Camp et de « l'Équipe ».

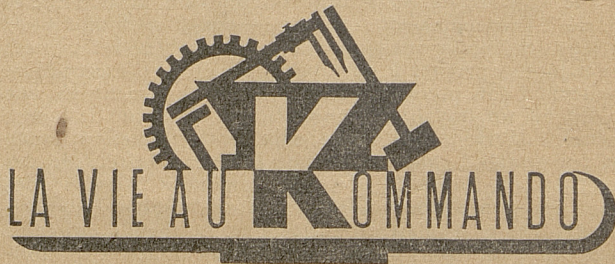
Mais là-haut, on s'impatiente — j'avais oublié de vous dire que ce Kommando est entièrement en sous-sol. Il est midi moins dix, et il me faut à regret quitter ces compagnons d'un moment, curieux de tout, et cela se conçoit. De chaleureuses poignées de mains sont échangées: « Au revoir, vieux, et ne nous laissez pas tomber, là-bas! ». Soyez sans crainte, mes camarades, vous n'êtes pas, vous ne serez pas oubliés. Le maximum des Kdo sera visité périodiquement par un membre du C. I. M., ce qui permettra de réaliser ainsi une bienfaisante liaison dont le bénéfice moral et pratique ne tardera pas à se faire sentir. C'est le vœu le plus cher de notre camarade André ROBERT, Homme de Confiance du Stalag, qui n'oublie

pas que la grande majorité de ses mandants vit dans le décor pas toujours très gai des Kdo et il ne demande qu'à contribuer à adoucir, dans toute la mesure de ses moyens, notre si longue captivité.

FRANÇOIS CLAEYS

UNE CONFERENCE DU CAPITAINE COEUR AUX HOMMES DE CONFIANCE DE HAMBOURG

Grâce à la bienveillance de M. le Général SCHADE, Kommandeur des Prisonniers du Wehrkreis X, il a été permis à notre sympathique Officier-Conseil de réunir, dans la salle de théâtre d'un Kommando, la plupart des Hommes de Confiance de Hambourg. Aux cours d'une substantielle conférence, le Capitaine COEUR, dont on aime l'éloquence directe et persuasive, présenta aux auditeurs — près de 150 — la situation de la France et indiqua les chances que notre Pays a de se sauver grâce à son unité retrouvée derrière notre Chef le Maréchal et son Gouvernement. Les émouvantes paroles du Capitaine COEUR ont eu un écho favorable parmi les assistants qui applaudirent vigoureusement notre Officier-Conseil et donnèrent ainsi leur adhésion aux consignes qu'il avait lancées. Après cette causerie, le Capitaine COEUR, son collaborateur Jean BEYT et notre Homme de Confiance principal, l'excellent André ROBERT, se mirent à la disposition de nos camarades à qui ils donnèrent d'utiles renseignements.



Le Wehrkreis X est béni entre tout les Wehrkreis. Il lui a été donné par l'O. K. W. la faveur, à l'occasion des fêtes de Noël, d'enregistrer un radioreportage dans les Kommando de Hambourg. L'organisation et le contrôle de cette émission revenaient de droit à notre Officier-Conseil, le Capitaine COEUR, qui a multiplié les preuves de son talent, de son esprit d'initiative et de son autorité. Ils lui furent en fait confiés par M. le Général SCHADE. Aussi quelques jours avant Noël, après une réunion de plusieurs Hommes de Confiance de la ville, fut-il permis à notre Officier-Conseil et à son collaborateur Jean BEYT de promener librement le micro dans les rues de la grande et vieille cité hanséatique. Hambourg compte un grand nombre de Kommando. On comprendra aisément qu'il ne fut pas possible aux reporters de s'inviter dans chaque Kommando. Ils ont frappé à la porte de certains et ont surpris nos camarades au milieu de leurs divertissements. Ce radioreportage a été diffusé par Radio-Paris, le 4 Janvier. Il a obtenu un vif succès. Voici ce qu'en a écrit l'hebdomadaire parisien « Je suis pattout »: «...Pour nous, les Prisonniers ont chanté. Ils ont prié aussi. Nous avons pu assister à quelques unes de ces méditations et de ces fêtes grâce au miracle des ondes. Un soir, le chanteur de charme s'arrête brusquement au milieu de « Tes yeux ». L'Homme de Confiance annonce: « Le Lieutenant! ». Le Lieutenant parle une minute ou deux à des cheveux gris, à de grosses moustaches, comme un chef. « Il ne faut pas crever de l'absence de nos femmes et de nos gosses!... ». Puis il demande d'envoyer une pensée au Pays. « A mon commandement! ». Nous ne sommes pas près d'oublier ce gros bruit de galoches qui effaçait un peu la course à pied de 1940 et les pérégrinations d'un Giraud! ». Cet écho nous dispense d'autres commentaires!.

JEAN BEYT

LA VIE AU CAMP

LA RELÈVE

Pour la deuxième fois en moins d'un mois notre Stalag a vu la réunion des 1.500 heureux de tout le Wehrkreis X que la relève allait ramener chez eux. Déjà le 15 et le 18 Décembre, deux convois, les premiers, nous avaient quittés. Dès le 6 Janvier les premiers détachements de la deuxième relève arrivent du Stalag X A, puis les arrivées se succèdent et, le 2, tout le convoi est au complet. Des camarades séparés depuis longtemps se retrouvent : plaisanteries, bavardages, casse-croûte partagé... on se remet vite sur le même plan. Mais un peu d'émotion s'ajoute au plaisir ; est-ce vrai ? Va-t-on la retrouver cette maison, cette famille, si lointaines et cependant restées toujours présentes ? Les autres, ceux qui restent, sont heureux pour les partants, sans parvenir toujours à réprimer un peu de mélancolie, une pointe d'amertume. Le Capitaine COEUR reçoit bien des démarches, bien des confidences avant le départ, mais tout le monde ne peut partir, hélas ! La liste est close. Les diverses formalités : remboursement d'argent, dépôt d'effets, appels, trouvent les relevés sur le qui-vive... mais avec le sourire, comme il se doit. Les heures libres sont très occupées. On va aux représentations théâtrales et aux concerts donnés spécialement aux relevés, ou bien on suit les courtes causeries organisées par le Centre d'Information du Maréchal : petites conversations familières destinées à mettre tout le monde au courant des choses de France.

La veille du départ pour la zone occupée, M. le Capitaine COEUR, Officier-Conseil du Wehrkreis X, réunit au théâtre un grand nombre de partants. Il leur parle de l'Etat de notre France et leur dicte leurs devoirs : travailler pour relever notre Pays, faire bloc derrière notre Maréchal et le Président LAVAL, se souvenir qu'ils ont été « Gefang », qu'il en reste encore plus d'un million derrière les barbelés, comptant sur eux pour ne point oublier. L'éloquence directe et drue du Capitaine COEUR sait toucher les hommes, et les hurrahs qui saluent la fin de son allocution prouvent le souvenir que ses auditeurs garderont de lui... et de nous.

Dernière nuit au Camp. Et enfin, le 15 Janvier au petit matin, les 1.100 camarades rejoignant la zone occupée se rassemblent. Dernières formalités, et les barbelés sont franchis. Le mauvais temps gêne un peu la joie, mais les visages s'éclairent quand même. Tout le monde se rassemble en carré pour un dernier adieu.

M. le Sonderführer KLAUSMANN donne lecture du message d'adieu du Général commandant le Wehrkreis X, puis M. RITTERS, Sonderführer du Stalag X B, traduit l'allocution de M. l'Oberst LEFEVRE, commandant le Stalag ; enfin, le Capitaine COEUR rappelle pour la dernière fois le devoir de tout libéré : ne pas oublier ceux qui restent, et suivre le Maréchal. Tout de suite après cet appel, ponctué d'acclamations à l'adresse de nos gouvernants, le Capitaine COEUR commande le « Garde à vous » puis le salut à la France. Enfin, aux accents de « Maréchal, nous voilà », les partants défilent devant le portrait du Maréchal PETAIN et le Capitaine COEUR... Ils sont partis ; il est neuf heures et demi ! A la gare, point de discours, mais la distribution des vivres pour le voyage et l'embarquement. Là, les visages se détendent, les sourires apparaissent ; ils commencent à réaliser quel sera leur bonheur. Les morceaux de craie courent le long des wagons, ornant les tôles des « Vive PETAIN », « Vive LAVAL », « Pensez à ceux qui restent... », avec lesquels les journaux nous ont déjà un peu familiarisés. 14 h. 30 : le train démarre, dernier adieu de la main, ils sont partis.

Huit jours plus tard, suivant le même cérémonial, partiront les 400 qui regagnent la zone libre. Deuxième convoi de la relève ! En France, 3.000 foyers heureux d'avoir retrouvé un fils, un époux, un père, après des mois et des mois de plus en plus pauvres d'espérance. Dans les Stalags et les Kommandos, d'abord une joie profonde à la pensée du camarade qui, hier encore, partageait notre existence et que l'on revoit, en fermant les yeux, dans son « chez soi » retrouvé ; un peu de mélancolie aussi, et c'est bien naturel, mais surtout une ferme, une invincible espérance !

SOUS LE MASQUE

Gaîté et optimisme ont marqué, cette année, les fêtes de Noël et du Jour de l'An au Stalag. Etat d'esprit dont les causes sont multiples, mais qui résulte certainement pour une part, non la moindre, de l'atmosphère créée par le Théâtre. « Le Noël sur la place » d'Henri GHEON, présenté par « l'EQUIPE » à l'occasion de Noël, retrace les circonstances qui ont accompagné la naissance de Jésus, et les bohémien que l'auteur a choisis comme intermédiaires font revivre avec simplicité les figures évangéliques qui évoluent successivement dans les scènes de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de l'Adoration des Bergers et des Mages. Sujet délicat parce que religieux, mais dont les interprètes ont pénétré le sens et compris la portée et qu'ils ont traité avec tact. Le personnage de Marie, particulièrement difficile parce que tout de nuances et touches légères, a été réalisé sans aucune fausse note. On aurait pu cependant souhaiter que son enthousiasme, plutôt que triomphant fut teinté de piété. Melchior incarne la majesté dans la simplicité. Il vibre et transmet sa flamme. Meneur de jeu, il anime les autres personnages et donne à chacun la mesure de l'effort qu'il doit fournir. A lui revient le mérite de la réussite de l'ensemble. A lui aussi de supporter solidairement avec l'Ange les doléances que nous adressons à ce dernier. Pourquoi cette physionomie diffère-t-elle tant de la conception à laquelle l'art religieux nous avait accoutumés ? Son costume, ses ailes mignardes, sa démarche même évoquent davantage un angelet rieur ou l'espiègle Cupidon qu'un solennel Archange. Regrettons qu'à la grâce et à l'émotion il n'ait pas allié la sobriété et la gravité dont Gabriel, pénétré de la grandeur de sa mission, était certainement empreint.

Quant à Josaphat, plus effacé dans le rôle de Joseph, il campe un bohémien si naturel que lorsqu'il s'adresse au public, on a peine à croire qu'il dit un texte. Notons en passant l'adresse de la mime du berger aux prises avec un troupeau imaginaire et la vérité de la silhouette de « vieille femme » réalisée par Sarah. Il faut signaler l'emploi judicieux, sur scène, du coffre reproduisant sur ses faces un seul objet ou fragment de décor (étai de l'établi de Joseph, colonne du temple) et dont la simple rotation, au cours du déroulement de l'action, suffit chaque fois à suggérer un tout au spectateur et à le mettre dans l'ambiance. Cette utilisation ajoute aux qualités du décor fixe qui, net et peu chargé, s'harmonise avec l'esprit de la pièce. Autant la simplicité et la sobriété de l'œuvre de GHEON s'adaptait à une fête religieuse comme Noël, toute imprégnée de joie sereine et chaude, autant à la festivité profane du bout de l'an convenait l'ambiance de gaîté exubérante du « Barbier de Séville ». Tout a été mis en œuvre pour donner le relief et le brillant que réclamait la pièce de BEAUMARCHAIS. Le décor du premier acte, ingénieusement broché, tire parti des inconvénients de la scène. La perspective de cette rue « qui n'en finit plus » et les arcades du premier plan évoquent adroitement un coin de ville espagnole. Cadre propice à l'intrigue et aux passions. On sent une évidente recherche dans la réalisation du mobilier du second acte, comme aussi dans la confection des costumes dont la coupe donne l'illusion du fini et du luxe, malgré la pauvreté des matières premières employées. Il n'est pas jusqu'à l'éclairage qui n'ait été soigneusement étudié. Quant aux interprètes, ils se sont généralement montrés à la hauteur de leur rôle. Almaviva nous est apparu comme un gentilhomme accompli, intelligent et passionné, menant l'action avec brio. Chacun a constaté avec satisfaction que sa maladresse, proverbiale à la ville, ne le gênait nullement à la scène. S'il fallait absolument le critiquer, nous regretterions seulement que son interprétation projette un peu d'ombre sur le personnage de Figaro, l'estompe et l'atténue. Non que ce dernier manque de verve, de rouerie ni d'astuce, mais l'accaparement fréquent du premier plan par Almaviva déplace un peu le centre d'intérêt de la pièce. Le public perd de vue la critique acerbe et mordante dont les amours du comte n'étaient qu'un prétexte pour BEAUMARCHAIS. La grâce et la finesse ne font pas défaut à Rosine qui parfois manque encore d'assurance (comment le reprocher à une

ingénu?). Son instinct féminin l'avertit sûrement de rechercher l'appui de Figaro et de se méfier de Basile, antipathique à souhait, qui, très à l'aise dans son rôle, rampe, ondule et s'insinue. Virtuose de la calomnie et de l'intrigue, il exploite les passions du docteur. Bartholo campe, lui, un personnage solide, bien assis, étoffé, légèrement chargé par instants.

Ne nous y trompons pas, les critiques formulées ne concernent que des questions de détail, l'ensemble doit être approuvé. Si chaque membre de « l'Equipe » a droit à nos applaudissements pour l'effort accompli, la plus grande partie en revient à celui qui, depuis si longtemps, donne l'impulsion à la scène du Camp. Son mérite est d'avoir compris le rôle du théâtre qui, s'il reflète notre vie, l'in-

fluence aussi. La contagion de la beauté n'est pas sans effet sur nous. L'œuvre présentée ne touche-t-elle pas un milieu où elle agit, modifiant les sentiments et par là les actes? Ce n'est pas par hasard mais dans cet esprit qu'ont été choisis « Le Noël sur la place » et « Le Barbier de Séville » qui nous ont offert une ambiance, une atmosphère à respirer, une nourriture à assimiler et sont de ce fait deux réussites. Ils ont atteint leur but.

JEAN RAFINE

Dans notre prochain numéro, il sera parlé des concerts donnés par l'Orchestre du Camp, à l'occasion des fêtes de Noël et fin Janvier.

CHRONIQUES RELIGIEUSES



LA VOIX CATHOLIQUE

Depuis le 1^{er} Décembre nos visites dans vos Kommando s'organisent. Pour qu'il n'y ait pas de confusion, nous précisons encore certaines formalités. Distinguons bien deux choses : 1^o) les renseignements préalables fournis par correspondance entre le service de l'Aumônier et les Hommes de Confiance des Kommando qui s'adressent à nous. Ces renseignements n'ont qu'un caractère privé; 2^o) l'ordre donné par l'officier de district lorsqu'il a été saisi de la demande par l'intermédiaire du Kommandoführer. Seul cet ordre a un caractère officiel et valable pour les gardiens. Et tant qu'il n'est pas transmis, pour qu'une sentinelle ou un civil vienne chercher l'Aumônier, il n'y a rien de fait.

Les dates que nous publions ici, après entente avec vous, sont données à titre de renseignements, pour qu'en temps voulu vous fassiez les démarches auprès de l'Abschnitts-Offizier. Nous proposons ces dates nous-mêmes parce que nous sommes obligés de prévoir à l'avance l'emploi de nos dimanches. Si elles ne conviennent pas, nous demandons à en être prévenus assez tôt. Le bureau de la Schreibstube du Camp est alerté quelques jours auparavant de la venue du gardien. Comme trop souvent ces derniers ne sont pas libres, nous proposons, surtout pour les Kommandos les plus éloignés, de faire accompagner l'Aumônier par l'une des sentinelles qui viennent au Camp chercher ceux qui sont rappelés en Kommando ou qui accompagnent les malades à l'Hôpital. La région de Lüneburg pourrait être atteinte de cette manière. Il est aussi avantageux que les Kommando du même district puissent se réunir à celui qui reçoit l'Aumônier. Si les circonstances ne permettent pas cette réunion, le prêtre peut aller célébrer une deuxième messe et même une troisième dans un Kommando voisin. C'est ainsi qu'un office peut avoir lieu non seulement dans la matinée mais aussi dans l'après-midi et même à 8 heures du soir. M. l'abbé RODHAIN, aumônier général des Prisonniers, 2, rue Leneveux, PARIS (14^e), nous fait savoir que dans chaque Kommando privé de prêtre, l'un de vous peut être désigné comme chef responsable au point de vue religieux. Ce camarade peut demander directement à M. l'abbé RODHAIN, livres, chapelets et autres objets de piété utiles à son Kommando. Il n'est pas nécessaire d'envoyer une étiquette-colis.

N. B. — A condition que les intéressés fassent les démarches nécessaires, nos prochaines visites auront lieu dans les Kommando suivants :

- 7 Mars : Kdo 513, HAMERSEN; Kdo 6051, WOHNSTÄTTEN; Kdo 442, TOSTEDT;
- 14 Mars : Kdo 255, KUTENHOLZ; Kdo 384, BREMERVORDE;
- 21 Mars : Kdo 190, HEESLINGEN; Kdo 725, ZEVEN; Kdo 631, FREIBURG; Kdo 637, DROCHTERSEN;

RENÉ MEUNIER
AUMONIER CATHOLIQUE

LA VOIX PROTESTANTE

« A chaque jour suffit sa peine ». (Matthieu 6-34).
« Mais le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit ». (II Corinthiens : 12-7-10).

Nous voici au seuil d'une année nouvelle, avec l'émotion que l'on éprouve toujours au seuil de l'inconnu; nous sommes comme devant une page blanche et nous ne savons pas ce que Dieu y inscrira ligne après ligne. Les plus grands espoirs traversent notre âme comme une flamme haute et claire. Les nuages passent aussi, mettant en nous les brouillards des jours gris et sombres. Mais il faut nous résigner à ne rien savoir. C'est la marque de notre condition humaine, c'est l'aveu de notre faiblesse. Seul Dieu connaît l'avenir et nous devons lui en laisser la connaissance. Ce fut toujours une tentation païenne et orgueilleuse que de chercher à connaître l'avenir afin d'en disposer.

Il y a d'ailleurs dans cette ignorance où Dieu nous maintient une marque de son amour. Il ne veut pas que le fardeau soit trop lourd, tout d'un coup. Il nous demande de vivre pleinement chaque journée sans chercher à connaître ce qui se passera le lendemain. Mais la parole de Jésus : « A chaque jour suffit sa peine », serait seulement un conseil d'hygiène mentale, un procédé psychologique, si elle n'était complétée par une autre parole du Seigneur, celle qui fut dite à saint Paul, au jour de la douleur : « Ma grâce te suffit ». En effet, le chrétien n'est pas un insouciant, un indifférent, se contentant de prendre la vie comme elle vient. S'il limite sa vision, c'est lorsqu'il s'agit de la peine, de la difficulté, de la souffrance. Mais il regarde au contraire vers l'avenir avec confiance lorsqu'il songe à la grâce de Dieu en Jésus-Christ. La grâce, c'est le pardon divin venant effacer de nos journées les choses coupables ou gâchées. La grâce, c'est la présence du Sauveur nous apportant avec lui toutes les forces de son Esprit, tous les dons surnaturels que sa vie divine fait éclore en notre âme : amour, joie, paix, patience, douceur. La grâce, c'est le secours du Christ, triomphant de la douleur et victorieux de la mort. Du côté de l'homme, la peine. Déjà Jésus veut en limiter le poids en la réduisant à la fatigue d'un jour, à la souffrance d'un jour. Mais il va plus loin. Il veut nous délivrer tout-à-fait; il veut, par sa grâce, en porter avec nous et pour nous le fardeau. Il dit : « Venez avec moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos ».

Au seuil de cette année, nous voulons nous remettre entièrement à la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Nous voulons le prier de nous accorder, dans cette année, la joie de la libération et du revoir. Nous voulons lui demander, avant tout, la joie du pardon et de la communion avec lui. Nous voulons accepter de lui remettre toute notre vie, de la lui remettre jour après jour, afin qu'il nous aide à en porter, jour après jour, le poids.

ALBERT AVALIZ
AUMONIER PROTESTANT

Service